

MICHEL SEYDOUX PRÉSENTE

LA DANZA DE LA REALIDAD

«LA DANZA DE LA REALIDAD»

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2013



UN FILM DE ALEJANDRO JODOROWSKY

AVEC BRONTIS JODOROWSKY PAMELA FLORES ET JEREMIAS HERSKOVITS CHIEF MONTAGE MARYLINE MONTHIEUX CHEF OPÉRATEUR JEAN-MARIE ORELLJOU A.F.C. CRÉATRICE DES COSTUMES PASCALE MONTANDON-JODOROWSKY MARIAGE JEAN-PAUL HURIER MUSIQUES ORIGINALS ADAN JODOROWSKY

MUSIQUES ADDITIONNELLES, ARRANGEMENTS ET ORCHESTRATION JON HANDELSMAN PRODUCTEUR EXÉCUTIF (ET DIRECTEUR DE PRODUCTION) XAVIER GUERRERO YAMAMOTO UNE COPRODUCTION FRANCO-CHILIENNE CAMERA ONE / LE SOLEIL FILMS ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ALEJANDRO JODOROWSKY PRODUIT PAR MICHEL SEYDOUX MOISES COSIO ET ALEJANDRO JODOROWSKY



SILENZIO DESIGN ALEJANDRO JODOROWSKY ET PASCALE MONTANDON-JODOROWSKY

MICHEL SEYDOUX PRÉSENTE



LA DANZA DE LA REALIDAD

UN FILM DE ALEJANDRO JODOROWSKY

Avec Brontis Jodorowsky, Pamela Flores, Jeremias Herskovits

Durée : 2H10

DISTRIBUTION

PATHÉ DISTRIBUTION

2, rue Lamennais - 75008 Paris

Tél. : +33 (0)1 71 72 30 00

www.pathefilms.com

À CANNES

Boutique Bodyguard

45, la Croisette

Jardins du Grand Hôtel

Standard : +33 (0)4 93 39 60 97

Fax : +33 (0)4 93 38 55 36



Matériel téléchargeable sur www.pathefilms.com

PRESSE

LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA

Alexis Delage-Toriel

adelagetoriel@lepublicsystemecinema.fr

Tél. : +33 (0)1 41 34 20 32

Clément Rébillat

crebillat@lepublicsystemecinema.fr

40, rue Anatole France

92594 Levallois-Perret Cedex

Tél. : +33 (0)1 41 34 21 26

À CANNES

13, rue d'Antibes - 4^{ème} étage

Tél. : +33 (0)4 93 39 66 21

L'ODE À L'ARGENT

L'argent est comme le Bouddha, par le travail tu l'obtiendras.
Retiens-le, il s'évanouira. Il n'est à toi qu'un temps entre tes mains,
 mais ces mains ne sont pas tiennes.
 Laisse-le fluer, il ne te possèdera plus.
L'argent est à tous, mais s'appartient à lui-même.
L'argent apporte la lumière à qui l'emploie à la floraison du monde,
 et flétrit qui pour sa gloire assimile son âme à sa fortune.
 Car l'âme, elle, dans son essence est pauvreté.
 Moins l'on est, plus nous lègue l'existence.
Le sonnant des pièces de monnaie est un langage compris par tous.
Le son d'une pièce que personne n'agite est bien plus méconnu.
Que les nuages occultent le soleil, l'or ne cessera de briller,
 tel l'âme qui brille de sa propre clarté sous l'os et la chair.
 L'argent est comme le sang : s'il circule, il est la vie.
L'argent est comme le Christ : si tu le partages, il te bénit.
L'argent est comme la femme, il se donne à qui le chérit.
 Fils du soleil, l'or semble fuir d'entre nos mains,
 mais il est l'éclat qui montre le chemin.
 Lavons-le de l'avarice que nous enseigne la mort,
 jusqu'à le rendre aussi invisible qu'un diamant.
Il n'y a pas de différence entre l'argent et la conscience.
Il n'y a pas de différence entre la conscience et la mort.
Il n'y a pas de différence entre la mort et la richesse.
 Pour être riche, je darde de ma lance la Déesse
 Et me baigne dans son sang.

SYNOPSIS

« M'étant séparé de mon moi illusoire, j'ai cherché désespérément un sentier et un sens pour la vie. »

Cette phrase définit parfaitement le projet biographique d'Alejandro Jodorowsky : restituer l'incroyable aventure et quête que fut sa vie. Le film est un exercice d'autobiographie imaginaire. Né au Chili en 1929, dans la petite ville de Tocopilla, où le film a été tourné, Alejandro Jodorowsky fut confronté à une éducation très dure et violente, au sein d'une famille déracinée. Bien que les faits et les personnages soient réels, la fiction dépasse la réalité dans un univers poétique où le réalisateur réinvente sa famille et notamment le parcours de son père jusqu'à la rédemption, réconciliation d'un homme et de son enfance. Il brosse ici la fresque d'une existence qui exalte, au-delà de toute mesure, les potentialités de l'être dans le but de repousser les limites de l'imaginaire et de la raison, et d'éveiller le capital de transformation de vie qui se trouve en chacun de nous.



ENTRETIEN AVEC ALEJANDRO JODOROWSKY

Avec LA DANZA DE LA REALIDAD c'est la première fois que vous réalisez un film avec un matériau explicitement autobiographique, mais votre écriture demeure très fantasmagique et onirique, comme si vous rêviez votre enfance dans une petite ville pauvre du Chili, et apportiez des clés pour mieux comprendre à la fois votre vie et votre œuvre. Que représente pour vous ce film en forme de retour aux sources, vingt-trois ans après votre précédent long métrage ?

Pour moi ce film est comme une bombe atomique mentale. J'ai écrit des livres et inventé une thérapie qui s'appelle la « psychomagie », qui consiste à guérir en actes des problèmes psychologiques de l'enfance liés à la famille. LA DANZA DE LA REALIDAD n'est pas seulement un film mais aussi une forme de guérison familiale, puisque trois de mes fils jouent dedans. Je retourne à la source de mon enfance, dans le lieu même où j'ai grandi, pour me réinventer. C'est une reconstruction qui part de la réalité mais me permet de changer le passé. Nous avons tourné le film dans le village de mon enfance, Tocopilla, qui n'a pas changé depuis 80 ans, exactement dans la rue où se trouvait la boutique de mes parents. C'est le seul magasin qui avait brûlé dans cette rue et je l'ai reconstruit pour les besoins du film. J'ai fait quelques retouches en repeignant la salle de cinéma ou en réparant l'asphalte de la route. Quand j'étais enfant cette ville m'a refusé, à cause de mon apparence physique :

j'avais la peau blanche, le nez pointu (on m'appelait Pinocchio), j'étais fils d'émigrants Juifs russes au milieu d'un territoire acheté à la Bolivie et peuplé d'Indiens. Donc j'étais un mutant pour les habitants. Je n'avais aucun ami et j'ai passé mon enfance enfermée dans la bibliothèque à lire tous les livres. Je montre dans le film comment les enfants se moquaient de mon sexe circoncis. Grâce au tournage du film et aux améliorations que nous avons apportées à la ville je suis devenu le sauveur, le fils idéal de Tocopilla, finalement. Ils m'ont même délivré un diplôme. Je suis le héros qui a apporté le filtre magique pour sauver son peuple, et ce filtre magique c'est le cinéma.

C'est un endroit très pauvre, isolé. Comment s'est passé le retour dans votre village natal ?

C'était comme dans un rêve. Tout est empoisonné par la pollution des usines et des mines. Nous étions un peu malades, il n'y avait pas d'hôtel. J'ai retrouvé la ville telle quelle. Comme dans le film j'avais les cheveux longs et on me les a coupés dans le même salon de coiffure. Et c'est le fils du coiffeur qui est allé avec moi à l'école qui coupe les cheveux du garçon dans le film. Pour moi l'art doit être plus que l'art, il faut créer autre chose qu'un spectacle capable d'amuser ou de susciter l'admiration.



Vos films précédents étaient également des expériences qui dépassaient le médium cinématographique. SANTA SANGRE était aussi une thérapie violente où vous mettiez en scène vos propres fils.

C'était à cause du producteur Claudio Argento qui voulait un film d'horreur avec un serial killer. Je l'ai fait, mais à ma façon. Quand j'ai fait EL TOPO, je voulais faire un western pour toucher le public américain parce que mon premier film FANDO ET LIS avait été incompris. Avec LA DANZA DE LA REALIDAD j'ai eu la chance de trouver un jeune homme, Xavier Guerrero, qui m'a dit que nous allions toucher des subventions du gouvernement chilien et commencer à tourner très vite. Finalement le gouvernement ne nous a rien donné mais nous avons préparé le film avec un peu d'argent et mes économies. Grâce au documentaire sur DUNE j'ai retrouvé Michel Seydoux que je n'avais pas vu depuis très longtemps. Je croyais qu'il était fâché avec moi parce que nous n'avions pas réussi à faire DUNE, donc je ne voulais plus lui parler par orgueil. Nous avons découvert que nous étions toujours amis et que nous avons souffert tous les deux de ne pas réaliser DUNE, alors j'ai eu l'idée de lui parler de ce nouveau projet. Il m'a demandé ce que je voulais et je lui ai répondu : « je veux entre un et deux millions de dollars pour faire un film dont je ne te dirai rien. Je veux juste que tu me laisses tranquille, que tu aies confiance en moi et je te montrerai le film quand il sera terminé. » Il m'a dit « oui » tout de suite. Je ne pleure jamais mais sa réponse m'a tellement ému que j'ai dû me retenir de ne pas éclater en sanglots. C'est ce que j'appelle un miracle, car j'ai pu enfin faire le film exactement comme je le voulais, en totale liberté.

Vous décrivez vos parents comme des personnages excentriques : votre père (interprété par votre fils Brontis Jodorowsky) est habillé comme Staline et votre mère ne s'exprime qu'en chantant. Quelle est la part d'invention, quelle est la part de réalité ?

Je dois dire que le fait de jouer mon père a changé la vie de mon fils ! Tout est vrai ou presque. Mon père était communiste et il était toujours habillé comme Staline. Mon film est adapté de mon propre roman autobiographique *La Danse de la réalité* (Albin Michel, 2001)

et j'ai écrit un autre livre, *L'Enfant du jeudi noir* (Métailié, 2000), dans lequel j'invente que mon père va tuer Ibáñez (président de la République du Chili de 1927 à 1931 et de 1952 à 1958, ndr.) Cette partie est imaginaire. Il voulait le faire mais il n'a jamais mis son plan à exécution. Ma mère voulait être cantatrice mais elle ne l'a jamais été. Dans le film je réalise les rêves de mon père et de ma mère, et je réalise mon propre rêve de les réunir à nouveau et de créer une famille.

Votre univers visuel est très baroque et délirant mais la mise en scène reste sobre, frontale et presque théâtrale, avec des cadres fixes qui renvoient à votre expérience de la bande dessinée.

J'ai dit à mon directeur de la photographie Jean-Marie Dreujou que je voulais une image clinico-photographique, pas esthétique. Je voulais que la beauté jaillisse du contenu, pas de la forme. Donc nous avons décidé d'éliminer la forme, de ne rien mettre entre la caméra et ce qui est filmé, de ne pas faire de mouvements d'appareils inutiles. J'ai aussi supprimé toute la machinerie et la technique qui entourent habituellement les tournages pour ne garder qu'un caméraman avec sa steadicam (caméra sur harnais, ndr.) Une fois le film terminé, j'ai retravaillé toutes les couleurs, grâce au numérique.

Ce film représente une prouesse technique car il a été réalisé d'une manière très originale. J'ai tué l'esthétisme pour créer une autre esthétique. Je me suis limité à l'essentiel, le montage et les plans doivent beaucoup à la bande dessinée, le film avance comme un fleuve.

Dans LA DANZA DE LA REALIDAD on retrouve un folklore associé à votre cinéma : le monde du cirque, les mendiants estropiés... Cela faisait-il partie de votre quotidien quand vous étiez enfant ?

Évidemment ! Les infirmes étaient déjà là quand j'étais enfant, je les ai filmés au même endroit. Le village était rempli d'hommes mutilés par les accidents de la mine et les explosions à la dynamite. Handicapés et incapables de continuer à travailler, ils étaient jetés dans la rue comme des chiens. Ils se saoulaient avec de l'alcool à brûler.

Grâce à LA DANZA DE LA REALIDAD on comprend que toutes les images et les personnages baroques qui peuplaient vos films ne provenaient pas de références culturelles ou cinématographiques mais de votre propre vie.

Ma mère avait des seins énormes, j'ai dû chercher une actrice avec une grosse poitrine. Si on montre une femme plantureuse on pense à Fellini, si on montre un nain on pense à Buñuel, si on montre un « freak » on pense à Tod Browning. Mais non, c'était ma vie dans mon village. Tous les éléments de mon enfance sont là.

Aujourd'hui de nombreux réalisateurs ne cachent pas leur admiration pour vos films, de Nicolas Winding Refn à Gaspar Noé en passant par Rob Zombie...

C'est un plaisir et un onguent pour soigner mes plaies. Je me sens comme un radiateur plein de cicatrices. Ma vie de réalisateur n'a pas toujours été facile. Au Mexique on voulait me lyncher après la projection de mon premier film FANDO ET LIS. J'ai été victime d'insultes et de persécutions. LA MONTAGNE SACRÉE a mis trente ans pour être reconnu. J'ai attendu longtemps pour faire mes films et j'ai toujours refusé de faire du cinéma commercial. EL TOPO a eu un beau succès underground à New York et cette période était très heureuse pour moi, mais ensuite cela a été plus compliqué. Mais je n'ai jamais cessé d'imaginer des films que je ne pouvais pas réaliser, il y en a des centaines dans ma tête. J'espère que LA DANZA DE LA REALIDAD sera le début d'un nouveau cycle, une renaissance de mon cinéma qui a toujours été une lutte contre l'industrie.

Propos recueillis par Olivier Père le 3 mai 2013 à Paris.



ALEJANDRO JODOROWSKY CINÉASTE PANIQUE

Alejandro Jodorowsky n'a signé que sept longs métrages en quarante-cinq ans, mais sa notoriété est immense dans le cercle des amateurs de bizarreries cinématographiques. Il fut, dans les années 70, une diva de l'underground, véritable superstar dans les milieux artistiques de la contre-culture internationale. Faute d'avoir pu mettre en scène des films à la hauteur de ses ambitions délirantes (il échoua à filmer *DUNE* avant David Lynch, comme le rappelle un documentaire projeté à la Quinzaine des réalisateurs cette année), il s'est longtemps consacré à la littérature, la bande dessinée ou l'enseignement du tarot avant de revenir à la réalisation avec *LA DANZA DE LA REALIDAD* (*LA DANSE DE LA RÉALITÉ*). Jodorowsky est un cinéaste visionnaire, catégorie en vogue à l'époque du psychédéisme et d'une permissivité nouvelle en matière de sexe et de violence, où l'on regroupait pour le meilleur Kubrick ou Fellini, mais aussi beaucoup de petits maîtres oubliés. Jodorowsky s'est toujours trouvé entre les deux, adulé par les fans de rock ou de science-fiction pour son imagination foisonnante et la puissance de ses images, pas vraiment pris au sérieux par les gardiens du temple cinéphilique. Pourtant Jodorowsky est un sacré cinéaste, dont chaque film est la trace d'une aventure, d'une vision ou d'une expérience encore plus folle, effrayante ou dangereuse, comparable en cela à Dario Argento ou Werner Herzog. Alejandro Jodorowsky, issu d'une famille de Juifs russes exilés en Amérique du Sud, est né au Chili en 1929 et devient clown dans un cirque et marionnettiste à Santiago. Français d'adoption, il étudie le mime avec Marcel Marceau, croise Maurice Chevalier et crée en 1962 le mouvement Panique (en hommage au dieu Pan) avec Roland Topor et Fernando Arrabal. C'est au Mexique qu'il réalise ses premiers films. *FANDO ET LIS* (1968) d'après une pièce de théâtre d'Arrabal provoque des scandales lors de ses projections. *EL TOPO* (1970) est un western baroque et sanglant, mais aussi un trip métaphysique où se croisent le pop art et le théâtre de la cruauté d'Artaud, dans un mélange de mysticisme et de religiosité latine qui rencontre un succès monstre

après des hippies du monde entier. *EL TOPO* inaugure en Amérique et en Europe la mode des séances de minuit hebdomadaires où se ruent comme à la messe les fanatiques de films tels que *PHANTOM OF THE PARADISE*, *PINK FLAMINGOS* ou *ERASERHEAD*. Fort de ce succès, et aidé par quelques mécènes et admirateurs célèbres comme John Lennon et George Harrison, Jodorowsky imagine une ambitieuse superproduction ésotérique, qui mélange plusieurs pratiques et croyances, de la cabale à la méditation zen. *LA MONTAGNE SACRÉE* (*THE HOLY MOUNTAIN*, 1973) est une Divine Comédie sous acide, lointainement inspirée par *Le Mont analogue* de René Daumal, une succession de tableaux apocalyptiques, choquants et grotesques qui s'achève par la quête d'un groupe d'hommes et de femmes, menés par un gourou (le cinéaste lui-même), vers l'immortalité. Extrêmement spectaculaire, filmé en Cinémascope et en Technicolor, *LA MONTAGNE SACRÉE* offre une expérience de spectateur assez unique, souvent impressionnante par l'ampleur de son délire visuel et la beauté convulsive de ses images, obscénité, onirisme et vérité se confondant en un vaste champ poétique. Jodorowsky se déclarait alors le «Cecil B. de Mille de l'underground», ce qui définit parfaitement son projet, extrêmement mégalomane, mais aussi capable de conduire le spectateur le moins initié par la main au milieu d'une débauche de moyens et d'idées folles grâce à des émotions et des sensations élémentaires.

En 1980, Jodorowsky réalise un film d'aventures pour enfants tout aussi poétique que ses films précédents mais beaucoup moins violent, *TUSK*, fable sur les destins parallèles d'une jeune fille anglaise et d'un éléphant nés le même jour en Inde. L'histoire est belle mais l'expérience est amère, le film souffrant d'un tournage et d'une production défailants, et son échec détourne Jodorowsky des plateaux de cinéma.

Après une éclipse cinématographique de neuf ans, il revient au cinéma avec *SANTA SANGRE* (1989). Le producteur italien Claudio Argento, frère de Dario, propose au cinéaste de mettre en scène

un film d'horreur au Mexique. Jodorowsky accepte l'invitation sans pour autant affaiblir la folie de son imaginaire et se limiter aux règles du genre. SANTA SANGRE est une grande réussite de l'artiste panique, qui signe ici son film le moins ésotérique, tout en conservant un lien très fort avec la magie et la religion. C'est aussi un film plus narratif et accessible, puisque SANTA SANGRE s'apparente à un mélodrame psychanalytique ou à un thriller fantastique, juste plus fou, sanglant et émouvant que la plupart des films du même acabit. Si les digressions et les provocations sont toujours aussi frappantes, SANTA SANGRE demeure un des plus inoubliables récits de folie et d'obsession du cinéma contemporain, dans la lignée des chefs-d'œuvre de Tod Browning, FREAKS et L'INCONNU. Le personnage central du film, aux différents âges de sa vie, est interprété par deux des fils du cinéaste, Adan et Cristobal (Axel à l'époque du film), embarqués dans une expérience à la fois traumatisante et libératrice qui se prolongera avec LA DANZA DE LA

REALIDAD. Le tournage devient un véritable exorcisme familial, une expérience émotionnelle et humaine dépassant comme toujours chez Jodorowsky l'unique domaine de la fabrication d'un film.

Après une telle réussite, le ratage du film LE VOLEUR D'ARC-EN-CIEL (THE RAINBOW THIEF, 1990) avec Omar Sharif et Peter O'Toole est d'autant plus frappant. Le cinéaste ne semble pas s'être beaucoup investi dans ce film qui demeure son moins personnel. Au contraire de LA DANZA DE LA REALIDAD qui met fin à une absence cinématographique de 23 ans, sorte d'essai autobiographique dans lequel Alejandro Jodorowsky invite le spectateur à un voyage introspectif, avec un émouvant retour aux sources de sa propre enfance et de son univers fantasmatique.

Olivier Père



FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2013 LA DANZA DE LA REALIDAD
- 1990 LE VOLEUR D'ARC-EN-CIEL (THE RAINBOW THIEF)
- 1989 SANTA SANGRE
- 1980 TUSK
- 1973 LA MONTAGNE SACRÉE (THE HOLY MOUNTAIN)
- 1970 EL TOPO
- 1968 FANDO ET LIS (FANDO Y LIS)



LISTE ARTISTIQUE

Jaime	Brontis Jodorowsky
Sara	Pamela Flores
Alejandro enfant	Jeremias Herskovits
Alejandro adulte	Alejandro Jodorowsky
Carlos Ibáñez	Bastian Bodenhöfer
Don Aquiles	Andres Cox
Anarchiste	Adan Jodorowsky
Théosophe	Cristobal Jodorowsky



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Alejandro Jodorowsky
Scénario	Alejandro Jodorowsky
Produit par	Michel Seydoux Moises Cosio Alejandro Jodorowsky
Producteur exécutif	Xavier Guerrero Yamamoto
Directeur de la photographie	Jean-Marie Dreujou (AFC)
Créatrice des costumes	Pascale Montandon-Jodorowsky
Musique originale	Adan Jodorowsky
Supervision musicale	Jon Handelsman
Mixage	Jean-Paul Hurier
Ingénieur du son	Guadalupe Cassius Sandy Notarianni
Montage	Maryline Monthieux

© PHOTOS Pascale Montandon-Jodorowsky

